

Hubert Duprat frappe fort. Il a construit dans une grande salle de béton de la villa une autre salle de béton, sur pilotis. Avec Duprat, le simulacre devient réel et le réel simule. A la frontière, l'artiste manœuvre. Ici, à grande échelle, à coup de ciment, truelles et d'un bataillon de petites mains.

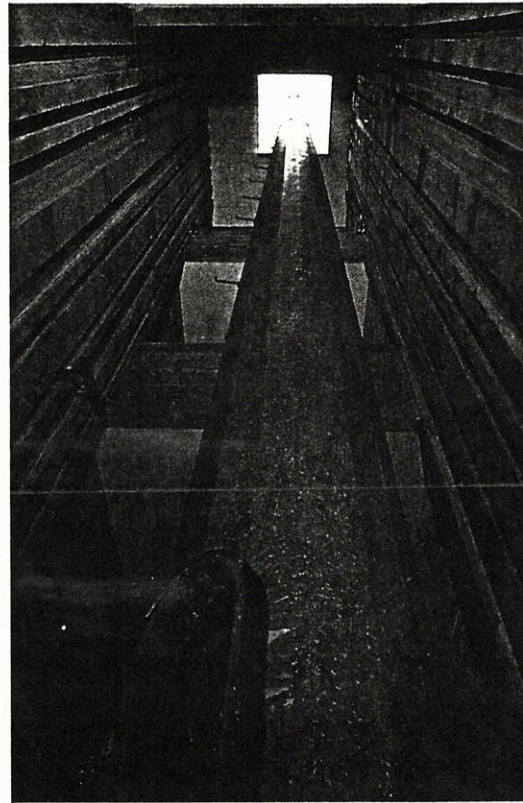
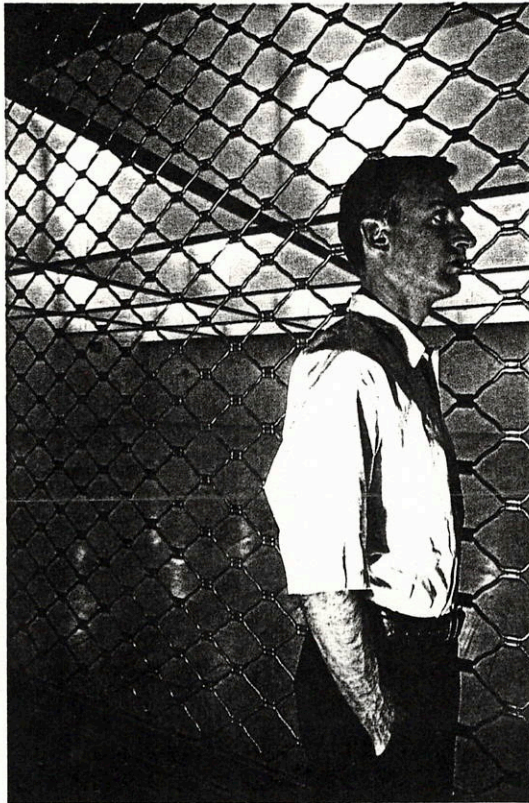
Autre variation sur le thème de l'évidence, Traquandi, peintre marseillais, a tout simplement accroché ses dessins et ses photos (qui restent des dessins) aux murs. Au centre de la pièce, quelques marches per-

teur de peinture rouille. Depuis longtemps, Armleder jongle avec le mobilier et les accessoires du quotidien. A travers son côté dérisoire, l'œuvre d'Armeleder s'affirme à nouveau comme moyen de résistance.

**IL N'Y A RIEN A VOIR  
MAIS LA MER A ENTENDRE**

Le grand invité-surprise de la villa est la musique. Ou plutôt les sons, les bruits, les souffles... Concoctées par de jeunes artistes, deux œuvres s'imposent magistralement.

L'autre merveille est signée par un jeune artiste de Strasbourg : Michel Aubry. Première originalité : Aubry n'a pas investi une salle mais a construit la sienne. Une sorte de meuble en contreplaqué contenant trois banquettes sur lesquelles des baguettes de bakélite dessinent des pentagones. Ce sont des moules. Deuxième originalité : ce n'est pas un meuble, mais un instrument de musique. Le moulage de bois et de cire, surmonté d'anches de roseaux, permet de jouer les notes modales d'un instrument



*À gauche. Ange Leccia a fermé d'un grillage la salle réservée habituellement aux expositions. Circulez, il n'y a rien à voir, mais la mer à entendre. À droite, un souvenir de l'intervention de Jacques Vieille, l'an dernier.*

mettent de descendre dans une trouée. De là, on admire les points de vue : des paysages (un phare surplombant un rocher au cœur de la mer, une colline aride...) encadré de bois, qu'on regarde comme par une fenêtre et qui nous racontent les histoires du vent dans les oliviers, d'un mont sous l'aridité du soleil. Pause dans la promenade Arson, les œuvres de Traquandi ont l'exquise témérité de jouer, dans cet acharnement du nouveau, les classiques.

A la simplicité des paysages, répond la banalité du quotidien signé John M. Armleder. Une trentaine d'assiettes blanches - signées au dos - sont suspendues à intervalle régulier sur les murs recouverts à mi-hau-

Dans le puits grillagé d'Olivier Blanckart, enfoui sous terre, un dispositif complexe capte les courants électriques, « telluriques », de la terre influencés par les courants cosmiques du soleil et de la lune et par les ondes humaines. Une traduction sonore va par vagues, graves pour la terre, aiguës pour les hommes, et fait passer le message. Un sismologue, et un grand professeur de l'Institut du globe à Paris sont venus tout exprès régler le dispositif. Venu d'ailleurs, Olivier Blanckart, plombier, photographe, éditeur... prend une radicale distance face aux sentiers battus formels. Quand d'autres pétrissent la terre ou tentent de l'évoquer, Blanckart l'a invitée à prendre voix.

sarde en voie de disparition : la launeddas. Aubry est lui-même parti cueillir les roseaux en Sardaigne. Troisième originalité : cette petite maison ne sert ni à s'asseoir ni à jouer de la musique. On doit simplement la contempler, apprécier ses qualités plastiques, en gardant à l'esprit qu'il s'agit d'une décomposition cérébrale d'une launeddas. A mi-chemin entre musique, ethnologie et histoire. Michel Aubry n'est pourtant ni musicien ni archéologue. Il a construit un lieu à part, où l'on respire le bois et la cire, où une démarche savante trouve, pour une fois, des chemins modestes et naturels pour toucher le spectateur.

Ange Leccia s'en prend à l'énigme éter-

**BEAUX ARTS MAGAZINE**

Septembre 1989

"Le cheval d'Arson"

Texte par Virginie Luc.